

MÉDECIN ÉPIDÉMIOLOGISTE

VOLONTAIRE ET DÉTERMINÉE, MADAME ALICE CROISIER, MÉDECIN ÉPIDÉMIOLOGISTE À L'ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ (OMS), AIME LES DÉFIS POSÉS PAR LA SANTÉ PUBLIQUE PLANÉTAIRE

QUELLE EST VOTRE PROFESSION ? QUELLE FORMATION AVEZ-VOUS SUIVIE ?

J'occupe un poste d'épidémiologiste à l'OMS. Ma formation de base est celle d'un médecin généraliste. Je me suis ensuite spécialisée en épidémiologie, d'abord en effectuant un Master à la « London School of Hygiene and Tropical Medicine » suivi de deux ans de formation appliquée avec EPIET (European Programme for Intervention Epidemiology Training), un programme européen durant lequel on effectue une formation pratique en épidémiologie au sein d'un institut de santé public ou apparenté. J'ai effectué ma formation EPIET basée au bureau de l'OMS à Lyon.

EN QUOI CONSISTE VOTRE TRAVAIL ?

Le travail à l'OMS consiste à fournir un appui technique au Ministère de la santé des Etats Membres. Nous travaillons à l'amélioration de la santé des individus et des populations mais ne faisons pas de médecine clinique, c'est-à-dire que nous ne traitons pas de patients directement.

Au sein du programme de lutte contre la grippe, il y a deux aspects pratiques à ce rôle : le travail de fond sur la définition de politiques de santé publique et la réponse aux épidémies. Le premier aspect consiste à participer à l'élaboration de recommandations techniques en rapport avec la grippe et à l'écriture de documents correspondants. Parmi les sujets sur lesquels j'ai travaillé, on retrouve par exemple la surveillance, l'investigation d'épidémies de grippe aviaire, la préparation à une pandémie y compris dans ses aspects éthiques, etc.

Ensuite, je peux être amenée à partir sur le terrain dans le cadre d'une mission d'intervention dans un pays affecté par la grippe aviaire, si je fais partie des personnes sélectionnées pour cela. Dans ce cas, je peux, selon les termes de référence, être amenée à participer à l'enquête épidémiologique pour, par exemple, documenter la source de l'infection des cas humains d'infection par des virus de grippe aviaire, rechercher des facteurs de risques individuels et identifier des situations et comportements à risques pour pouvoir ensuite prévenir l'apparition de nouvelles infections humaines en proposant des mesures en rapport. Mais je peux aussi avoir à participer à l'élaboration de recommandations pour le renforcement des systèmes de surveillance et d'alerte précoce, pour l'amélioration de la prise en charge des cas, pour la prévention de la transmission nosocomiale de l'infection (transmission en milieu hospitalier), etc. Les termes de référence varient à chaque mission en fonction de la situation, des attentes du Ministère de la Santé du pays concerné et de la composition de l'équipe.

QU'EST-CE QUI VOUS A INCITÉ À CHOISIR CE MÉTIER ?

J'ai voulu faire médecine pour faire de la santé « humanitaire », être utile à d'autres. J'ai commencé à partir en missions avec Médecins Sans Frontières (MSF) dès la fin de mes études. Durant mes 10 ans d'engagement actif au sein de cette Organisation Non Gouvernementale (ONG), j'ai occupé successivement des postes de terrain (clinicien, coordinateur) et de siège (responsable de projet, appui médical aux missions d'urgence) avec différentes sections de MSF. Au fil de ces années, je me suis rendue compte que j'étais de plus en plus intéressée par la santé publique et que ma contribution serait peut-être plus utile en ce domaine, du fait de l'expérience acquise, qu'en retournant à la médecine clinique. Les postes de responsabilité au siège de MSF m'ont donné l'opportunité de renvoyer la balle en partageant les compétences professionnelles acquises avec les collègues plus « jeunes » dans l'organisation par l'encadrement au quotidien et la participation à des formations, échange qui me paraît essentiel. Le travail dans une organisation internationale me permet maintenant de passer de la mise en application de recommandations de santé publique à leur élaboration. C'est un rôle plus global. Comme pour mes collègues, ce travail permet aussi, au travers des échanges avec les acteurs de santé nationaux et internationaux, de faire « remonter » leurs préoccupations de terrain, en relation avec la réalité du pays et de ce que vivent les populations. Ce rôle de « porte-parole », « d'interface » entre les acteurs de santé nationaux et les experts internationaux est primordial à mes yeux.



Alice Croisier
Médecin épidémiologiste
OMS

QUELLES SONT LES COMPÉTENCES REQUISES POUR CE TRAVAIL ?

Il faut une bonne expérience du terrain dans la santé publique, il faut être prêt à s'adapter à n'importe quelle situation, à un milieu multiculturel et être très disponible et flexible. Puis, il faut les compétences techniques liées à la profession. Les langues sont indispensables, surtout l'anglais, langue principalement utilisée dans le travail quotidien, mais maîtriser d'autres langues est aussi un atout (l'OMS a six langues officielles : anglais, français, espagnol, arabe, russe, chinois).

QUELS SONT LES CÔTÉS POSITIFS ET/OU NÉGATIFS DE VOTRE MÉTIER ?

Le côté positif est la possibilité de travailler avec une vision globale, la chance de pouvoir défendre les préoccupations du terrain pour faire avancer la santé mondiale, ainsi que la chance de travailler avec des experts internationaux, des gens d'horizons culturels, professionnels et techniques divers et, en plus de tout cela, de contribuer aux progrès de la santé dans le monde.

Ensuite, je parlerais plutôt de contraintes, de difficultés que de côté négatif : on travaille en consultation avec beaucoup de personnes. Il faut prendre en compte tous les points de vue, répondre aux besoins et aux attentes de tous, concilier les avis en les traduisant en recommandations pratiques. Une autre difficulté est la fréquence des déplacements (réunions, missions, etc..) surtout lorsque l'on a une famille. Lorsque nous partons pour une épidémie, il est parfois difficile de savoir quand nous allons rentrer. Cela peut avoir un impact sur la vie sociale aussi. Il faut aussi gérer la « précarité de l'emploi », lorsqu'il existe à durée déterminée pour répondre à des besoins spécifiques, à un dossier particulier, à un moment donné. Finalement, il faut savoir s'adapter à toute situation, par exemple lorsque l'on a à remplir des tâches qui ne sont habituellement pas de notre ressort.

QUEL EST LE PROJET/MISSION QUI VOUS A LE PLUS MARQUÉ ?

Chaque mission est différente, même sur un sujet que l'on connaît bien. Il faut donc garder en tête les recommandations qui s'appliquent au contexte, mais éviter de tomber dans le « schéma pré-établi ». Du fait de leur diversité, toutes les missions sont donc marquantes. Néanmoins, ma mission en Irak, au Kurdistan l'année dernière, pour la grippe aviaire, a été plus spéciale que les autres, du fait de la flexibilité, de la rapidité et de la « créativité » dont il fallait faire preuve pour mener à bien l'investigation malgré les contraintes de sécurité et de logistique.

QUE REPRÉSENTE POUR VOUS LA GENÈVE INTERNATIONALE ?

Je trouve qu'il n'y a pas assez d'interaction entre la Genève locale et la Genève Internationale. C'est peut-être dû au fait que les fonctionnaires internationaux restent peu de temps à Genève, avec leur famille ou pas, ce sont des gens qui vivent un peu en expatriés. Ils ne parlent souvent pas la langue et ce n'est pas facile de se créer un réseau social lorsque l'on passe beaucoup de temps au travail ou en déplacement. Par conséquent, mon souhait serait de trouver des passerelles entre ces deux « mondes parallèles » en créant des « espaces » d'interaction entre les Genevois et les internationaux.

QUE VOUDRIEZ-VOUS DIRE AUX JEUNES QUI S'INTÉRESSENT À LA COOPÉRATION INTERNATIONALE ?

Premièrement, peu de gens font de la coopération internationale un métier. Pour la plupart, il s'agit d'une expérience que l'on fait à un moment donné. C'est un domaine parfois difficile et ingrat qui nécessite de la persévérance. D'autre part, travailler avec des organisations internationales et les ONG demandent des compétences spécifiques, l'envie de collaborer ne suffit pas. Il faut donc commencer par acquérir des qualifications ou une expérience de terrain qui seront utiles à l'organisation. Mais si l'on est intéressé par la coopération internationale, il faut savoir qu'il existe tout un champ de possibilités et de grandes opportunités d'évolution professionnelle pour peu que l'on s'en donne les moyens : si l'on prend mon cas, j'ai pratiqué comme médecin généraliste, puis du fait de l'acquis de différentes compétences, j'ai eu la chance de pouvoir élargir mon horizon à la santé publique « de terrain » pour en arriver aujourd'hui à la participation à la santé globale... Toujours se remettre en question, voir ce qui nous intéresse le plus au moment dit, et ensuite savoir rebondir, par exemple en passant par une formation académique si nécessaire, sont quelques-unes des clés pour atteindre ses objectifs professionnels mais tout en continuant à progresser.